

*Principe d'inertie physique battu en brèche par les neurones clés, neurones sécréteurs  
qui, loin de provoquer la décharge attendue pour rétablir l'équilibre  
, ajoutent la Quantité par certains détours... »  
Sigmund FREUD*

*« Je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps  
et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais »  
Jacques LACAN*

## Le corps est-il le grand oublié de l'affaire ? (1)

Non, car c'est précisément autour du corps que l'affaire tourne !!! Sans le corps pas de parole qui tienne !!!

Le « dire » se soutient du corps.

Mais comment parler de l'ineffable ? Qu'est-ce qui fait lien l'expérience vécue et l'expérience formalisée ou encore entre perception et représentation ?

Nul doute c'est la clinique. Comment parler « sa » clinique comme analysant, analysé, analysé. C'est la même question que « comment parler le corps »

Pour éclairer ce terme de clinique, je vous propose une courte boucle étymologique et j'attire votre attention sur l'étymologie du mot climat

Du latin « clima » : « inclinaison de la calotte céleste » par extension, latitude, région, contrée, pays. Du grec « klima » : « inclinaison » a des correspondances avec le latin « clinare » : incliner et le grec « klinein » : clinique

Par transposition sur le plan psychologique « climat » prend le sens de « manière d'être, disposition » et jusqu'au 18ème siècle l'usage du mot désigne une zone terrestre considérée sous l'angle des conditions atmosphériques. (1314) (réf. LE ROBERT Dictionnaire historique de la langue française sous la direction d'Alain REY 1998)

C'est ce mouvement métonymique de l'emploi des mots, cette transmutation du sens de « région », « pays » (1558) vers un sens littéraire - le « pays de l'Autre » -, cette transposition de la géographie terrestre à la géographie du corps ; de l'atmosphère d'une zone à l'ambiance d'un lieu, du chez soi ou de l'intime du corps ; c'est ce mouvement métonymique qui me permet de mettre en relief ce lien entre la clinique et le climat, ce lien du pulsionnel du corps et de la poésie de la langue

On notera l'effet d'écho dans l'allemand freudien de « Stimmung », l'humeur à « Stimme », la voix et à « Stimmen » (es stimmt), la justesse dans son rapport à la vérité subjective

La « Stimmung » peut être orageuse, menaçante ou douce. Elle est un tenant lieu du corps, un lieu-dit du corps qui en donne ses divers alibis.

L'énonciation en rend compte dans ses inclinaisons, dans ses déclinaisons, ses tonalités, ses accents du terroir ; dans ses hoquets, ses respirations, hurlements, rires à couper le souffle, ses silences ou non-dits à rougir ou à ezzemater, ses mouvements intempestifs ou discrets.

« C'que j'e dis de la clinique c'est pas pour s' faire de la bile ou du mauvais sang ni pour faire accélérer le cœur ou l'faire palpiter, c'est pour indiquer que le sujet n'est pas là où il dit et que la clinique c'est d'accepter de travailler sur cette évanescence.

Le climat ça peut v'nir vous casser la baraque épistémologique, ça vous casse à l'occasion bien plus que les pieds, ça vous la coupe : l'herbe sous les pieds ! »

A la manière freudienne, nous dirons : une théorie, d'abord, ça n'empêche pas d'exister ; et par conséquent, ça tient jusqu'à nouvel ordre.

On peut s'y adosser quelque temps mais il vaut mieux pas y faire peser tout son poids parce que quand la clinique ouvre la porte de façon inattendue : en moins de deux on est par terre !!! La clinique m'engage inconsciemment, là où je ne l'attends pas, à adopter une écoute singulière.

On pourrait se poser la question : si l'on ne met pas tout son poids sur la théorie, le reste du poids où le fait-on peser pour que ça tienne ? il y a peut-être quelques réponses du côté du Nom Propre ou du symptôme de l'analyste .... Le corps est le grand refoulé, signifié de l'affaire.....

Je termine cette introduction sur je cite : « la vieille plaisanterie, qu'on lit dans le texte des Ecrits : Introduction au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud » : « Christophe portait le Christ, Le christ portait le monde entier, dis donc, où Christophe pouvait il poser ses pieds ? » p.377 Les Ecrits Ed. du Seuil 1966

### **L'implication du corps dans le Witz moment clinique**

Le poisson, c'est son poids  
« l e p o i s s o n s é s o n p o i »

#### *Première temporalité*

Un homme d'une trentaine d'années vient me consulter parce que dit-il « il est perdu dans la vie » Il semble effectivement porter toute la douleur du monde sur ses épaules.

Son discours est objectivant, explicatif. Il cherche « à faire tout bien » « toujours du mieux qu'il peut » Souverain Bien

Seule sa douleur morale témoigne muettement de sa subjectivité.

Cette douleur morale peu à peu s'articule en souffrance dans l'évocation de sa situation professionnelle qui le préoccupe beaucoup.

L'attitude de sa hiérarchie lui occasionne la plus grande souffrance psychique. Celle-ci a une forte personnalité, elle s'avère très compétente dans son domaine, efficace, respectée par sa propre hiérarchie, mais crainte par ses subordonnés, ce dont elle semble, aux dires du jeune homme, tout-à-fait satisfaite.

Son attitude à l'égard de mon analysant consiste en des remarques dévalorisantes voire méprisantes

Il se donne pourtant de la peine pour exécuter ses tâches au mieux et au plus vite afin de la satisfaire et d'être apprécié, mais chacune de ses tentatives reste lettre morte et inaugure déceptions et autodépréciations

Deux points attirent mon écoute :

### *Audiogramme plat avec coupures*

Sa parole se déroule d'intensité égale (pas un mot plus haut que l'autre) comme si rien ne faisait événement. Son texte est monocorde et ennuyeux. Lieu désaffecté.

Il parle d'une façon qu'on a l'impression que les mots risquent de se rompre dans sa bouche. Ce qui donne une sensation de vacillement, d'équilibre instable. Mots empruntés qu'il faut protéger de la casse. Comme on dit marcher sur des œufs : il parle sur des œufs.

Ses mots partent du bord de ses lèvres avec la prudence de la porcelaine, comme on prend soin d'un objet précieux qu'on nous aurait prêté ..... parce qu'il faudra le rendre à l'Autre. Par instants, des sortes d'arrêt, de coupures dans la respiration, dans le souffle, une sorte de halètement très furtif perturbent l'intentionnalité ou la construction du sens de ses phrases. Le point de capiton reste en suspension d'une énonciation unifiante.

*Une métaphore me vient en écrivant ce texte après-coup : un peu comme quant on s'est donné beaucoup de mal à préparer un poisson pour les invités du soir et que lorsqu'on le présente au dîner il se désagrège dans le plat !!! : Tous les ingrédients y sont mais l'objet n'a pas la présentation ou la représentation qu'on s'en faisait !!! C'est une ruine que l'on présente !!*

### *Suspension*

Son discours donne un sentiment d'actualité éternelle.

Quelque soit la conjugaison du temps qu'il utilise : passé, présent, futur .... Tout est présent, présentifié. Un présent insistant, hurlant, un hic et nunc incarné, il se donne en présent, en cadeau.

Il se fait un devoir d'écrire ses prochains rendez-vous en les soulignant plusieurs fois de la pointe du stylo comme s'il cherchait à les graver dans sa mémoire défaillante.

Les adverbes récurrents : maintenant, toujours, encore, déjà, jamais, tout de suite, ..... rendent compte et accentuent le présent voire l'atemporel de son discours dans lequel la question de sa place effectivement se pose avec acuité. Répétition sans butées.

Dans cette monotonie, les tentatives d'ouvrir une forme d'interrogation, d'étonnements, de dé-ritualisation, de pointages d'inexactitudes, de jeux d'équivoque restent vaines.

Les séances restent monocordes, explicatives, descriptives, sans événements.

### *Deuxième temporalité*

Un jour il annonce qu'il s'est acheté un aquarium. Il dit comme un aveu qu'il avait toujours aimé les poissons et qu'il aurait toujours voulu en avoir mais sans jamais penser qu'il pourrait « le faire en vrai »

Poser un acte qui modifierait la réalité, un trait sur une page vierge qui introduirait la coupure entre un avant et un après. Faire quelque chose pour lui. Inscrire une division de lui à lui.

Les séances qui s'en suivent sont plus habitées, sa parole plus vivante.

Elles portent sur l'installation de l'aquarium, les désagréments et les déménagements de meubles et d'objets que cet étranger occasionne dans cet appartement auparavant serein et qui perturbent l'harmonie des deux amoureux : lui et sa compagne.

Il parle. Il parle des poissons, de leurs habitudes de vie, leurs danses et leur reproduction. Toute la question de la généalogie, de l'amour, des relations intersubjectives et sociales se trouve évoquée dans la vie des poissons.

Il dit que le calme et la sérénité du milieu aquatique le rassure et l'apaise mais dit-il « je ne pourrais pas rester enfermé dans un aquarium, même si j'étais un poisson ».  
Ce qui l'intrigue le plus c'est la suspension des poissons « Ca donne l'impression que les poissons sont suspendus » dit-il « portés par l'invisible ».

Il les regarde. Il ne les entend pas mais il les voit vivre ce qu'il ne vit pas.

Milieu maternel. Milieu Naturel. Lieu sécurisant et angoissant à la fois. Impossible identification.

Structure psychique en suspension où rien ne chute. Je note qu'il ne se plaint d'aucun symptôme. Rien en effet ne se produit.

Mon oreille reste attentive au lien qu'il entretient avec sa supérieure au plutôt à la place où il la tient ou la maintient. Qui tenait qui ?

Tout continue. Il n'en démord pas de lui prouver qu'il est capable. Il veut devenir son allié, son collaborateur mais subit régulièrement des déconvenues qui le dépriment.

Cependant, son espoir reste intact. Les déceptions tombent dans l'oubli et ne fournissent l'occasion d'aucune remise en cause. Le discours reste narratif et descriptif.

Cependant, une dissonance avait chatouillé mon oreille.

J'avais remarqué que lorsqu'il citait les propos de sa hiérarchique, il changeait de voix et prenait une voix plus rauque et plus dure.

J'avais renoncé à intervenir sur les éléments du discours. Je cherchais un autre biais.

Je pensais à une façon plus indirecte d'induire un effet de sens,

C'est là qu'arrivât ce moment clinique. :

### *Troisième temporalité : moment clinique*

Il arrive à sa séance et raconte ses déboires habituels avec sa hiérarchique qui ce jour là s'était encore adressée à lui de façon très sèche et autoritaire. Elle l'avait convoqué dans son bureau. Sans lui jeter un regard elle lui avait confié le traitement d'un dossier dont ils avaient parlé à trois semaines auparavant et, présumant qu'il s'en souvenait bien, elle lui lança « occupez vous en en priorité, c'est urgent ».

Le jeune homme fut saisi par un stress intense et une panique non dissimulable et avoua faiblement qu'il ne se souvenait pas des éléments du dossier.

A quoi sa supérieure répliqua « mais mon pauvre, vous avez une mémoire de poisson rouge ! »

Dans la séance, ce clignotant me provoque à dire quelque chose de suite et la phrase me vient que je lui adresse « elle vous dit cela avec le ton le plus naturel ! »

Le jeune homme marque un silence et part dans un rire secoué de spasmes. Rire à la fois gêné et irrésistible. Il lève la tête et me voyant sourire, continue de rire sans se retenir.

*Si j'ose dire en écrivant ce récit après coup je restais médusée (ou més-usée)... il m'avait pourtant bien préparée à une métaphore aquatique ... ..J'étais toute ouïe ... .. mais je ne saisis pas dans l'instant le sens de ce qui avait déclenché son rire.*

Il dit heureux « un thon au naturel !!!! J'adore! !oui ! Ça lui va bien, un thon !!!!

Le sens du Witz m'apparut et je clôturais la séance.

Plusieurs séances plus tard il évoquera une figure significative dans sa famille et dans son histoire. Figure dont le Nom n'est pas sans évoquer la musique de ce ton. Le ton de ce thon.

### Commentaires Ce qui réveille c'est bien quand on comprend pas !

Aqua ri (L) homme ? Au thon !!

Je suis supposé avoir fait ce Witz (au titre du « sujet supposé savoir »)

Ai-je lancé un appât sans le savoir pour qu'il morde à l'hameçon ? Possible ! car j'avais entendu que le poisson. Représentation affectivement investie et acquit au prix de l'aquarium.

Ca sait

Ce Witz n'attendait-il pas de se produire ? Tout était là. Le réel de l'aquarium attendait d'être réincorporé dans le monde du sens.

Dans cette acquisition le s' de la pulsion et celui de la division fraient le chemin du désir et de la subjectivité. Le poisson s'intruse dans sa parole et dans sa vie, il nomme un objet investi par l'affect qui s'y entend et qui s'y noue pulsionnellement.

Cet acte induit un changement de discours, une parole plus investie et un mouvement dans le temporel qui signe un avant et un après.

Il n'est pas impossible que dans un mouvement transférentiel, je trouve le mot « ton » pour lui permettre de l'élever (le sien) à l'endroit de sa persécutrice.

Mais voilà que son inspiration lui fait y ajouter un h au beau milieu et c'est la réplique

« thon » qui lui apparaît comme adressée à l'attaquante et ce sens déferle en lui dans une salve de rire

Ce h aspiré est-il cette inspiration qui manquait à son souffle, à sa respiration ? Surgissement expulsif du poisson devenu humain à la surface de l'eau ?

### La mémoire en question

Le poisson était déjà là et attendait qu'on se rappelle à lui. Figure investie de l'enfance, je l'apprendrai plus tard, il surgit dans l'analyse comme témoin de l'histoire et comme mémoire. Justement celle-là, mémoire, dont la crédibilité se trouve mise à mal par sa supérieure.

Au moment même où cette mémoire se voit insultée, le patient produit ce Witz qui la rétablit.

Le poisson sait parce qu'il fait partie de son histoire il est le témoin de l'histoire.

Le poisson désigne le corps : le corps de l'affect, la mémoire comme traces mnésiques des représentations, frayages dans son corps.

Notons au passage que le poisson vit dans un univers de silence : de quoi laisser le surmoi hurlant

De quel ton je parle ? Un ton naturel

Je cherchais à susciter un questionnement sur la place surmoïque ou idéal- moïque à laquelle il supposait sa supérieure. Figure maternelle mal aimante, maltraitante mais aussi figure surmoïque qui condamne, commande et inhibe.

Le mot ton m'est venue par rapport à la monocorde de sa parole, et aussi à la façon qu'il avait de changer de voix quant il imitait sa chef : vocifération parentale, effet de commandement, étoffe d'un surmoi réduit à un morceau de voix ?

Freud a eu soin de préciser que le surmoi, opérateur pulsionnel, n'est pas, « le simple « héritier légal » (« Rechtsnachfolger ») de l'instance parentale, c'en est l'héritier « vif » (Leibeserbe).

Pourquoi ai-je dis « ton le plus naturel » ? Le discours de ce patient était imprégné d'éléments qui induisaient des perceptions de réel. Atemporalité, désaffection, douleur, souffle, suspension, milieu aquatique.

Dans le surmoi ne règne, comme l'écrit Freud, qu'une pure culture de la pulsion de mort

Quel thon entend -il ?

Il a produit ce Witz en me le supposant.

Il l'entend de l'Autre, le prélève ce signifiant dans l'Autre, dans le corps de l'autre (transfert) : le signifiant est ce qui s'adresse à l'Autre et qui revient de l'Autre.

A-t-il besoin que ce sens prenne le détour par l'Autre incarné pour qu'il puisse le soutenir dans son corps.

A-t-il fait de ma place, le lieu de destination de sa représentation signifiante.

Destination extérieure d'où il pourrait supporter que ce sens surgisse et lui revienne validé ?

Quel est le statut de ce signifiant ? « Thon » ! Est-ce une insulte ? Qui autorise chez lui l'expression pulsionnelle destructrice à l'égard du persécuteur ? De sorte qu'il pourrait se moquer à son tour de celle qui se moque de lui ? Jouissance sadique qui l'emporte dans un rire coupable.

Ceci m'évoque le Fort Da dans lequel l'enfant jubile d'expulser à son tour la bobine comme il s'est senti expulsé lui par l'ailleurs de sa mère. Renversement de la maîtrise. Une marge de respiration, de liberté dans cet étau d'aliénation : quelque jeu, quelque espacement.

**Mais s'agit-il d'un Witz ?**

C'est incontestablement une métaphore mais j'y vois le ravissement d'une procuration au sens juridique ; d'une autorisation, saisie dans l'Autre, qu'il s'approprie finalement en s'instituant auteur-isé.

De la même façon que l'enfant du fort-Da tombe par hasard sur cette bobine et fait cette trouvaille qui vient nouer son angoisse en jeu. Il le savait déjà, cet enfant, avant de trouver la bobine mais il fallait que la bobine survienne à l'extérieur. Créé, trouvé.

Est-ce que ce thon vient là comme symbole de séparation et de lien à la fois ? (poinçon du fantasme)

Il sépare au sens où par la moquerie il se décale d'une position aliénante et il unit par identification du fait que le thon est aussi un poisson et qu'il n'est pas plus poisson qu'elle n'est thon.

Symbole, objet que l'on coupe en deux et par lequel on se quitte, on se retrouve parce qu'on se reconnaît. Moitié dont il s'est saisi dans l'Autre. Désir de désir.

Le hasard existe tant qu'il reste inexplicé. Freud nous dit « je crois au hasard extérieur réel, mais je ne crois pas au hasard intérieur psychique ». On se saisit de qu'on trouve dans un certain ordre, à un moment non déterminable, mais déterminé.

**Alors qu'est ce qui a produit ce Witz ?**

Cette rencontre a produit ce Witz.

Mon attention flottante et son refus de flotter dans son bocal, deux désirs devaient dans leur intersection, produire une image acoustique.

Signifiant né d'un croisement entre le ton de l'injonction surmoïque et le « thon » de l'insulte, répartie pulsionnelle du moi au surmoi tyrannique de la jouissance de l'Autre.

Insulte fantasmée permettant une restauration narcissique visant à restaurer la place de sa mémoire par laquelle il se ré-institue. Place de sujet dans la différence des sexes et la différence des générations.

Et non corps organique, corps de poisson.

Ce mouvement de « naissance » introduit un dedans et un dehors, un avant et un après, un non avant un oui

Ce thon sonne comme un non dans une recherche de différence, de discordance, qui fait trait au sens de la négativité du désir.

### Conclusion

#### Le corps est dans la « lalangue »

*Dans cette respiration entrecoupée, dans cette courbure du corps qui dessine l'insistance du poids, dans cette oblique du regard qui désigne la gravité, il se montre dans la raideur des muscles et dans la droiture d'une colonne vertébrale, corsetée (corps se tait) par le devoir.*

*Dans la contenance défensive d'un moi en prise avec les poussées répétitives d'un surmoi primordial tyrannique, sa voix tressaute, son corps tressaille, ses aisselles suent, ses joues congestionnent, son rire éclate, ses larmes débordent de ses yeux déniaisés.*

*Moi tiraillé dans l'antagonisme surmoïque*

*Jouissance écartelée entre deux principes, de plaisir et de répétition*

*Hallucination et perte interpellées au sein des deux phonèmes opposés du Fort Da*

*Souffrance et perception acoustique salvatrice*

**De la voix à l'oreille, de l'oreille à la voix : il a retrouvé sa langue !**

**Il peut maintenant donner le poisson au chat !**

Colette BOTTE  
Psychologue Psychanalyste  
24, Rue de la Première Armée  
67000 STRASBOURG

(1) Texte rédigé après-coup d'une intervention présentée dans le cadre d'une formation APERTURA- ARCANES, FEDEPSY, autour du thème « Le corps, ses images, ses traitements » à Strasbourg le 28 novembre 2008.